



## Sommaire

[Vie de l'association..... p.2](#)  
[Les 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> provinces de haute Égypte..... p.3](#)  
[Le redécouverte du temple de Khonsou à Karnak..... p.6](#)  
[Rapports entre pouvoir politique et religion..... p.10](#)

# ASSOCIATION ALSACIENNE D'ÉGYPTOLOGIE

LETTRE N° 53 - MAI 2018

Chers amis,

**Je** vous communique ici les dates qu'il y a lieu de noter impérativement dans vos agendas. Ces rendez-vous sont importants pour la pérennité de notre association. Chaque membre est une pierre de l'édifice et si nos propositions ne retiennent pas l'attention d'un maximum d'adhérents, la structure est fragilisée.

Dans mon rapport moral, je vous avais signalé que les cycles des cours de civilisation ne seraient pas reconduits à la rentrée de 2018, car leur fréquentation ne couvrent pas les coûts engendrés par ces activités. Nous allons donc nous orienter vers une nouvelle formule, les séminaires qui se dérouleront sur une journée; cette cadence sera peut être plus pilotable que les séances proposées tous les quinze jours. Nous testerons l'impact de cette nouvelle proposition. Nous ajusterons notre programmation en fonction de vos desiderata. Évidemment, les cours de hiéroglyphes sont reconduits et nous proposerons à la rentrée un cours d'initiation. Plusieurs membres nous ont signalé leur désir de découvrir cette écriture. Le but de cet apprentissage n'est pas d'acquérir des connaissances prodigieuses, mais de pouvoir déchiffrer lors des visites de musées par exemple, le nom du pharaon figurant dans un cartouche, une formule d'offrandes, etc. ... les bas-reliefs s'animent, on les admire non plus seulement pour leur esthétique mais pour la magie des mots.

Concernant les dîners-conférences, nous attendons le mois de septembre 2018 pour prospecter auprès des nouveaux arrivants en master II et doctorants de l'institut d'égyptologie de Strasbourg pour trouver des candidats et des sujets intéressants.

J'avais évoqué le dossier d'agrément académique, nous allons nous y atteler et proposer des activités dans le cadre du péri-scolaire pour intervenir auprès des enfants. Si cette ouverture se concrétise, cela pourrait peut être nous ouvrir d'autres horizons.

A bientôt,

La présidente  
Réjane Roderich

# LA VIE DE L'ASSOCIATION

**TOUTES LES ACTIVITÉS SONT ÉGALEMENT PRÉSENTÉES  
SUR LE SITE <http://www.egyptostras2.fr>**

## CONFÉRENCES

Les conférences ont lieu à 18<sup>h</sup>45 à la maison des associations,  
1a, place des orphelins à Strasbourg. Ouverture des portes à 18<sup>h</sup>15.  
Entrée: 2 € pour tout public.

**Vendredi  
12 octobre 2018**

**Jean Kuzniar**

Accueil de l'auteur de ce livre  
dans la salle blanche de la  
Librairie Kléber à Strasbourg:  
conférence-débat, dédicace,  
présentation de son exposition.

Le détail du déroulement  
de la journée vous sera  
communiqué  
ultérieurement.



## SÉMINAIRES

Les séminaires se dérouleront à Strasbourg (la salle est en cours de prospection). Le déjeuner pourra être pris en commun (option). Ils comprendront environ cinq heures de présentation réparties au cours de la journée.

**SAMEDI 13 OCTOBRE 2018**

**Séminaire sur l'habitat et l'urbanisme en Égypte ancienne**  
dispensé par Livia Meneghetti, docteur en égyptologie  
(le bulletin d'inscription vous parviendra fin juin 2018)

Le but de cette rencontre est de présenter la vie quotidienne  
dans les villes et les villages en se focalisant sur l'habitat.

## SAMEDI 9 MARS 2019

### Séminaire sur les archives des frères Champollion

Présenté par Karine Madrigal, docteur en égyptologie,  
en charge de l'étude des archives de la correspondance  
des frères Champollion au musée de Grenoble.  
Elle se focalisera sur les archives et son travail sur ce fonds  
de la vie et l'oeuvre des frères Champollion

## SAMEDI 27 AVRIL 2019

### Séminaire sur la petite enfance

animé par Amandine Marshall,  
docteur en égyptologie.

#### Les thèmes abordés :

- De la femme à l'enfant : maternité et petite enfance.
- Être un enfant.
- L'enfant et la mort en Égypte ancienne.



## AUTRES ACTIVITÉS

### SAMEDI 17 NOVEMBRE 2018

#### Visite guidée du Louvre

par un docteur en égyptologie sur le thème des chefs-  
d'oeuvre de la collection égyptienne.



**LE PROGRAMME DES CONFÉRENCES ET DÎNERS-CONFÉRENCES  
VOUS SERA COMMUNIQUÉ À LA RENTRÉE 2018/2019.**

### LES XVII<sup>e</sup> ET XVIII<sup>e</sup> PROVINCES DE HAUTE-ÉGYPTE.

GÉOGRAPHIE RELIGIEUSE D'UN TERRITOIRE MÉCONNU DE L'ÉGYPTE ANCIENNE

#### Compte-rendu de la conférence du 13 mars 2018

De M<sup>me</sup> Laurie Rouvière, post-doctorante de l'université Paul Valéry Montpellier 3  
(Programme VÉgA du LabEx ARCHIMEDE)

La géographie religieuse – ou topographie culturelle – est une discipline fondée sur l'étude de la répartition géographique des cultes et de leur évolution historique. Dans le domaine de l'égyptologie, c'est le chercheur allemand Hermann Kees qui est le premier à s'y être intéressé en publiant une série d'articles établissant les bases de la discipline dans la revue allemande ZÄS entre 1929 et 1941. Selon lui, c'est grâce à l'étude des cultes locaux que l'on appréhende le mieux la nature des divinités égyptiennes. Bien que la méthode exposée par ce chercheur ait été nuancée voire criti-

quée par la suite, les études de géographie religieuse en égyptologie sont devenues une spécialité à part entière et se sont développées en France grâce à l'égyptologue Jean Yoyotte qui dispensa de nombreux enseignements à ce sujet à l'École Pratique des Hautes Études de Paris au milieu des années 1960. Ainsi, depuis plusieurs années, des thèses de doctorat des universités françaises, notamment Paris et Montpellier, portent sur la topographie cultuelle de diverses provinces égyptiennes. C'est donc dans cette tradition de recherche que s'inscrivent nos travaux sur les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> provinces de la Haute-Égypte.

Les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> provinces de Haute-Égypte étaient deux divisions territoriales administratives et religieuses de l'Égypte situées dans une zone encore peu explorée par les archéologues : la Moyenne-Égypte. Ce territoire méconnu, qui deviendra le futur nome cynopolite à partir de l'époque ptolémaïque, et plus précisément sa géographie religieuse constituent pourtant un sujet de recherche captivant. En effet, certaines sources épigraphiques le concernant révèlent qu'il fut le théâtre d'un conflit régional focalisé sur le contrôle de la ville de Hardaï. En outre, il amène à se questionner sur la manière dont ces deux territoires a priori tout à fait distincts l'un de l'autre ont fini par ne former qu'une seule et même entité. Dans le cadre de cette conférence, le cas des enseignes et des grandes villes de ces provinces a été abordé en détail.



Les enseignes des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> provinces de Haute-Égypte ont connu une évolution relativement différente au cours de l'histoire pharaonique. Celle de la XVII<sup>e</sup>, qui varie très peu, figure un canidé couché sur un pavois qui peut être surmonté d'une plume ou d'un flagellum. Si certains chercheurs ont proposé d'identifier ce canidé à la déesse Anubet, il a été démontré que l'enseigne évoquait bien le dieu Anubis et que la province se nommait par conséquent *la province d'Anubis*.

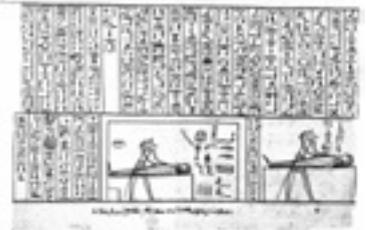
L'enseigne de la XVIII<sup>e</sup> a pour sa part subi une transformation significative. Représentant à l'origine un faucon aux ailes repliées seul ou perché sur une nacelle – identifié au dieu Nemty –, elle fut modifiée à partir du Nouvel Empire pour figurer un faucon aux ailes déployées : Dounâouy. La province répondait au nom de « province de Nemty » de l'Ancien Empire au Nouvel Empire, puis à celui de « province de Dounâouy » à partir du Nouvel Empire et jusqu'à la période romaine. Au vu de ces éléments, il est donc possible de supposer que cette transformation iconographique a pu résulter d'un changement religieux au sein même de la province et de son chef-lieu.

Les grandes localités des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> provinces de Haute-Égypte constituent un cas d'étude représentatif des problèmes et des questions auxquels sont bien souvent confrontés les chercheurs s'intéressant à la géographie religieuse et à la toponymie. L'examen de la documentation épigraphique recueillie a mis en lumière l'existence de plusieurs noms de lieux se référant aux chefs-lieux de ces provinces. Il s'agit de Inpou, Hénou, Saka et Chesti pour la XVII<sup>e</sup> et de Nemty, Dounâouy, Houtnésout, Houtrédou, Houtrédjou et Hardaï pour la XVIII<sup>e</sup>. Mais que faire face à cette multitude de toponymes

? Désignent-ils chacun une ville différente ? Ou bien se rapportent-ils à une seule et même agglomération ?

Une analyse conjointe et diachronique de l'ensemble des sources épigraphiques et archéologiques relatives à ces toponymes a permis d'apporter des éléments de réponse à ces questions.

Quatre noms géographiques ont été mis en relation avec le chef-lieu de la XVII<sup>e</sup> province de Haute-Égypte dans les textes égyptiens. Le premier, Inpou, était une appellation périphrastique servant à désigner la capitale provinciale toutes périodes confondues. Les divinités associées étaient Horus et Horus-Anubis. Le deuxième, Hénou, apparaît comme le chef-lieu de la XVII<sup>e</sup> province dès le Moyen Empire, d'après la liste canonique du soubassement de la Chapelle Blanche de Sésostris I<sup>er</sup> à Karnak. Le troisième, Saka, est attesté pour la première fois durant la Deuxième Période intermédiaire, dans le texte de la Seconde stèle du pharaon thébain Kamosis. Sa divinité tutélaire, Bata, fut supplantée par Anubis à partir de l'époque gréco-romaine. Bien qu'il soit généralement admis que Saka a rempli le rôle de chef-lieu de la province et qu'elle s'est substituée à Hénou à partir de la XVIII<sup>e</sup> dynastie ou même dès l'époque hyksôs, un examen critique de la documentation afférente amène à nuancer ces constats. En effet, son prétendu statut de capitale ne transparaît que dans de rares compositions tardives de géographie religieuse. Le quatrième, Chesti, désigne quant à lui le chef-lieu de la XVII<sup>e</sup> province durant les XIX<sup>e</sup> et XXV<sup>e</sup> dynasties. On y vénérât Anubis et Horus. Si on laisse de côté Inpou, qui est une simple périphrase caractérisant la capitale de la province, nous avons les sites de Hénou, Saka et Chesti dont les liens restent encore difficiles à déterminer. Il est toutefois intéressant de souligner que le papyrus Jumilhac, qui consigne la monographie théologique de la XVIII<sup>e</sup> province de Haute-Égypte, indique que ces toponymes étaient étroitement liés et donc probablement situés dans la même zone géographique.



Six toponymes liés à la capitale de la XVIII<sup>e</sup> province de Haute-Égypte ont été repérés dans la documentation épigraphique et archéologique. Les deux premiers, Nemty et Dounâouy, étaient des périphrases permettant de nommer le chef-lieu de la province au cours de l'histoire pharaonique, tout comme Inpou. Le troisième, Houtnésout, caractérisait la capitale de la XVIII<sup>e</sup> province durant l'Ancien et le Moyen Empire. Si plusieurs propositions ont été faites en ce qui concerne sa localisation, Hermann Kees a démontré que cette ville correspondait à l'actuel site de Kôm el-Ahmar sur la rive est du Nil, à environ 3 km au sud de Charouna . On y vénérât le dieu faucon Nemty dont le culte fut toutefois supplanté par celui d'Horus à l'aube du Nouvel Empire. Le quatrième nom géographique identifié est Houtrédou qui apparaît en tant que chef-lieu de la province à l'époque ramesside et gréco-romaine, à la suite de Houtnésout. Le dieu canidé Anubis y était adoré depuis l'Ancien Empire. Le cinquième, Houtrédjou, était une désignation du sanctuaire osirien de la capitale durant les époques ptolémaïque et romaine. Le dernier, Hardaiï, est un toponyme de

toute évidence lié à la XVIII<sup>e</sup> province de Haute-Égypte, mais qui fut un point de discordance entre cette dernière et la XVII<sup>e</sup> province rivale. Les sources égyptiennes indiquent effectivement que la localité fut rattachée tantôt à la XVII<sup>e</sup> province, tantôt à la XVIII<sup>e</sup>, et qu'elle finit par devenir le chef-lieu d'une nouvelle division territoriale formée de la réunion de ces deux provinces. Sa divinité tutélaire était Anubis :

### Anubis d'Hardaï

N. Durisch Gauthier et Ph. Collombert ayant démontré que Houtrédou, Hardaï et Houtrédjou étaient les noms d'une seule et même localité, nous pouvons en déduire que la XVIII<sup>e</sup> province de Haute-Égypte a deux capitales : Houtnésout (de l'Ancien au Nouvel Empire), puis Houtrédou/Hardaï. Anubis, qui était vénéré dans cette ville depuis l'Ancien Empire, succéda donc rapidement à Horus en tant que dieu principal du chef-lieu et de la province. En l'état actuel de la documentation, le croisement des données provenant des sources épigraphiques et archéologiques relatives à Hardaï permet seulement de proposer une localisation relative de l'agglomération antique, non loin de l'actuelle Cheikh Fadl. Il est à espérer que les travaux archéologiques récemment engagés dans cette région par l'Université de Vienne apporteront de nouveaux éléments permettant de mieux définir cette localisation.

Laurie Rouvière

## À LA REDÉCOUVERTE DU TEMPLE DE KHONSOU À KARNAK

### Compte-rendu de la conférence du 3 avril 2018

#### De M<sup>me</sup> Françoise Laroche-Traunecker, architecte, archéologue.



*Le temple de Khonsou et de Karnak restitués par Horeau*

Le temple de Khonsou à Karnak, de belle allure avec son pylône bien conservé, a été très souvent dessiné ou photographié. Les ouvrages sur l'Égypte reproduisent également son plan ou des restitutions. Mais pour reconstituer sa longue histoire, qui commence à l'époque ramesside (au XII<sup>e</sup> siècle avant notre ère) et se prolonge jusqu'à nos jours sur plus de trois millénaires, il faut faire appel à des sources très diverses. Nous ne présentons pas cette histoire par ordre chronologique, en commençant par la fondation du temple puis en décrivant les étapes de sa construction et ses transformations ; nous avons suivi pas à pas les premiers explorateurs, voyageurs, et savants qui l'ont redécouvert, puis les archéologues qui l'ont fouillé et étudié.

Le premier voyageur occidental à avoir eu la curiosité et le courage de remonter le cours du Nil à partir du Caire pour découvrir les antiquités de Haute Égypte est un Vénitien anonyme. En 1589, il débarque à Louqsor, se dirige vers Karnak, au nord, et entre dans l'enceinte du temple par la porte monumentale, dite d'Evergète, qui précède le temple de Khonsou. Sa description des édifices et des "étranges bizarreries" de leurs

décors est restée inédite jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle. Mais d'autres voyageurs ont publié leurs récits, comme Richard Pococke (1738). Celui-ci est autorisé par le cheikh du village à pénétrer dans le temple de Khonsou, bien qu'il soit habité par des femmes. Pococke trace les premiers dessins du plan et de la façade du temple. La diffusion de ses relevés par Quatremère de Quincy, dans son ouvrage *De l'architecture égyptienne...* paru en 1803, a suscité un regain d'intérêt pour l'Égypte.

L'étude scientifique des vestiges commence avec l'expédition de Bonaparte (1799-1801). Les géomètres et dessinateurs exécutent des relevés d'une grande précision : sur leur plan du temple de Khonsou, les dimensions sont indiquées au millimètre près. Cependant, les parois du pylône n'étant pas verticales et les salles étant remplies de décombres, leur plan est incomplet et les mesures de la façade sont inexactes. Les ingénieurs Jollois et Devilliers ont remarqué l'usage dans la construction de blocs de remplois : "ce temple a été construit avec d'anciens matériaux", ce qu'ils considèrent comme une malfaçon et en déduisent que l'édifice est très ancien.

La datation des temples égyptiens (que les premiers visiteurs prenaient pour des palais) et l'identification des personnages représentés sur leurs parois n'a été possible qu'après le déchiffrement des hiéroglyphes par Champollion. Lorsqu'il se rend sur les lieux en août 1829, il identifie le dieu auquel est dédié le temple : Chons (Khonsou). Il est représenté tantôt sous les traits d'un enfant, en tant que fils du dieu Amon et de la déesse Mout, tantôt avec une tête de faucon, en tant que dieu lunaire. Il fait face à des rois de la XX<sup>e</sup> dynastie, Ramsès IV et ses successeurs (XII<sup>e</sup> s.). C'est seulement dix ans plus tard, après le dégagement de l'accès aux salles du fond du temple et leur fouille par Emile Prisse d'Avennes, qu'apparaissent des cartouches plus anciens, au nom de Ramsès III, faisant remonter la construction du temple aux alentours de 1160 avant notre ère.

L'égyptologue Richard Lepsius, à la tête d'une expédition allemande, dresse un plan complet du temple et note le nom de rois ayant contribué à son achèvement, le grand-prêtre Hérihor dans la cour et Pinedjem 1<sup>er</sup> sur le pylône (XI<sup>e</sup> s.), ou ayant effectué beaucoup plus tard des restaurations, Nectanébo et Alexandre (IV<sup>e</sup> s.) et plusieurs Ptolémées (III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> s.).

De grands travaux de déblaiement des édifices de Karnak sont entrepris par Auguste Mariette, premier directeur général des musées d'Égypte. La cour et la salle hypostyle du temple de Khonsou sont dégagées en 1859-1860. Malgré la découverte d'une belle statue d'un Khonsou-faucon expédiée peu après à Bruxelles, Mariette se dit déçu par la fouille du temple. La présence, devant la porte d'Evergète, d'un dromos de béliers auxquels sont adossées des statues au nom d'Aménophis III lui paraît en revanche d'un grand intérêt historique. Il en déduit que le temple actuel a remplacé un temple détruit de la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Nous verrons plus loin que son argument et sa conclusion, reproduits comme des certitudes dans la plupart des manuels après lui, sont très contestables.



fig. 2 statue de Khonsou complète

Des travaux de mise en valeur et de restauration des édifices sont engagés en 1890 par Grébaut, successeur de Mariette. Dès 1895, Georges Legrain, nommé directeur des travaux de Karnak, ouvre des chantiers dans le temple de Khonsou : réfection de la façade du pylône, consolidation des dalles de couverture et des linteaux brisés, fouilles sous les sols dallés des salles jusqu'à la couche de sable située sous les fondations. Il ne trouve aucune trace d'un édifice antérieur au temple mais exhume de nombreuses statues plus anciennes, comme celle du dieu Khonsou sous les traits de Toutankhamon conservée au musée du Caire.

Legrain suit le démantèlement des maisons du village de Karnak situé à l'ouest du temple. Sur des photographies prises en 1924 par son successeur, Maurice Pillet, apparaissent des édifices jusqu'alors inconnus : un petit temple et un lac sacré. Ce dernier, réenseveli en 1948 par Henri Chevrier, n'est plus visible actuellement.

Pillet et Chevrier effectuent également des travaux importants dans le temple de Khonsou, comme la reconstruction d'une des colonnes de la cour, dont la disparition complète n'avait miraculeusement entraîné aucun affaissement des superstructures



fig. 3 colonne manquante dans la cour

Espérant pouvoir confirmer que Ramsès III était bien le fondateur du temple, Chevrier en a recherché les dépôts de fondation. Il a retrouvé ceux qui étaient ensevelis sous les angles nord du temple, mais ils ne contenaient aucune inscription. D'après les agencements et les décors des blocs remployés dans les fondations, Chevrier conclut que celles-ci sont homogènes et ont été construites par Ramsès III en une seule phase.

Une photographie datée de 1954 montre le déplacement, sur des rouleaux, du reposoir de barque actuellement en place dans le fond du temple. Il avait été trouvé par Mariette dans la travée est de la salle hypostyle, où le dallage porte des traces d'encastrement de cloisons. Il s'agit d'aménagements d'époque chrétienne dont Legrain avait retrouvé des fragments sculptés. Ils attestent que la salle hypostyle avait été transformée en église et que le reposoir y avait été transporté pour servir d'autel.

Le Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak (CFEETK), créé en 1967, m'a engagée en 1974 pour effectuer les relevés d'architecture du temple de Khonsou. Il s'est avéré qu'un nettoyage préalable des sols dallés, en partie recouverts de béton, était nécessaire. En attendant, ma première mission a été de surveiller la fouille d'une petite chapelle adossée. D'après une inscrip-

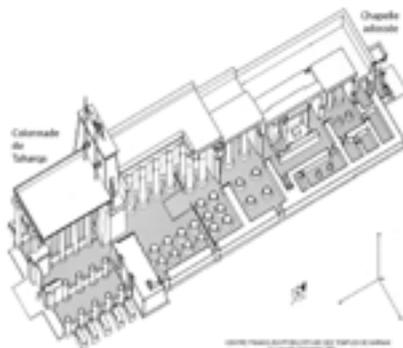


fig. 4. Axonométrie temple et adjonctions

tion au nom de Téos (IV<sup>e</sup> s.) sur la face orientale du temple, elle aurait été ajoutée à la XXX<sup>e</sup> dynastie.

Sur le parvis du temple, les dégagements du dallage et des bases de colonnes d'un portique éthiopien ont été complétés par des fouilles plus profondes. Sous l'angle sud-ouest des fondations, un dépôt contenant une plaquette au nom de Taharqa (VII<sup>e</sup> s.) a confirmé la date de la colonnade. Ses fondations étaient constituées de blocs de remplois décorés, représentant le roi Osorkon III et son fils Takélot (VIII<sup>e</sup> s.). Ils avaient appartenu à un édifice à colonnes antérieur, démonté à l'époque de Taharqa. Mais un de ces blocs portait en plus des décors de socles de béliers sur deux autres faces : d'un côté une inscription de Pinedjem (XI<sup>e</sup> s.) et de l'autre d'Amenhotep III (XIV<sup>e</sup> s.). D'autre part, l'examen des inscriptions au nom d'Amenhotep III des béliers du dromos montrait qu'elles n'étaient pas toutes orientées vers le temple, comme elles auraient dû l'être si elles avaient été en place. Les blocs constituant leurs socles n'étaient pas non plus dans leur position d'origine. On pouvait en déduire que tout le dromos était un remploi, probablement mis en place par Pinedjem (XI<sup>e</sup> s.), à l'époque de l'achèvement du pylône dont les décors portent son nom. Les béliers situés devant le pylône ont été déplacés et les blocs de leurs socles remployés par Osorkon III (VIII<sup>e</sup> s.) dans son édifice à colonnes, lui-même démonté et remployé dans fondations de Taharqa (VII<sup>e</sup> s.). Ces blocs ont par conséquent connu quatre utilisations successives ! Dans le temple, le travail de relevé pierre à pierre a permis de déceler de nombreux travaux de restauration datant de l'époque gréco-romaine.

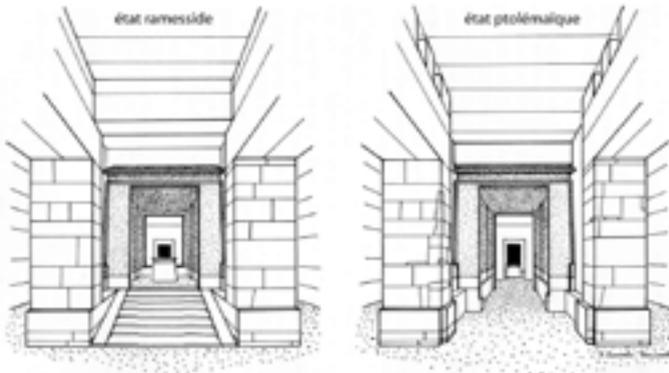


fig. 5 deux états du sanctuaire

Sous Alexandre, toute la partie supérieure de la porte du pylône a été reconstruite. Autour du sanctuaire de la barque, les linteaux, les fenêtres, les dalles de couverture et les sols ont été remplacés ou transformés.

Ces restaurations, rendues nécessaires par une vétusté normale pour un édifice construit mille ans plus tôt, montrent qu'il était assez vénérable pour que l'on décide de le remettre en état plutôt que de le détruire.

Le bon état de conservation du temple de Khonsou s'explique par son utilisation continue : construit à l'époque ramesside, restauré et modifié à l'époque gréco-romaine, transformé en église dans les premiers siècles de notre ère, intégré à un village, utilisé comme harem jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle et finalement restauré, mis en valeur et nettoyé pour le tourisme de nos jours.

F. Laroche-Traunecker

**DES RAPPORTS ÉTROITS ENTRE LE POUVOIR POLITIQUE  
ET LE COUPLE ISIAQUE À L'ÉPOQUE GRÉCO-ROMAINE**  
Compte-rendu du dîner-conférence du 8 février 2018  
Animé par Efstathia Dionysopoulou, doctorante  
à l'institut d'égyptologie de Strasbourg

Le résumé de cette conférence étant particulièrement long,  
vous pouvez en consulter la totalité sur notre site Internet en cliquant [ici](#).

## 1) Introduction

L'objectif de cette présentation est de faire l'état des différents types de rapports que le pouvoir politique entretenait avec les cultes d'Isis et de Sarapis durant les époques hellénistiques, puis impériale romaine. À l'époque hellénistique, l'avènement du couple isiaque au rang des dieux tutélaires de la maison lagide donna une impulsion décisive et favorisa une diffusion sans précédent de leur culte pas seulement dans le pays du Nil, mais également hors d'Égypte. Le culte de ces deux divinités se répandit au-delà des seules frontières égyptiennes, autour du bassin méditerranéen entre le III<sup>e</sup> s. av. n.è. et la fin du IV<sup>e</sup> s. n.è. Il fut arrivé à Rome au I<sup>er</sup> s. av. n.è. pour y disparaître conjointement aux autres cultes païens peu après le coup porté par l'empereur Théodose I<sup>er</sup> en 392 n.è.

Pour mieux évaluer le jeu qui s'établit entre la déesse Isis, le dieu Sarapis et le pouvoir politique au fil de ces siècles, notre propos se concentra sur la présentation des sources épigraphiques, papyrologiques, numismatiques et littéraires, qui sont susceptibles de mettre en relief les liens qui unissaient ces deux divinités avec le pouvoir politique central à l'époque gréco-romaine.

## 2) Sarapis, Isis et la monarchie lagide

### 2.1. L'assimilation des reines lagides à Isis

L'intérêt porté par le pouvoir ptolémaïque au culte de la déesse se manifeste déjà dès l'époque de Ptolémée II. Ce dernier prit une part très active à la restauration et/ou la construction des enceintes sacrées dédiées à Isis à Behbeit el-Hagar et à Philae. C'est dans un tel contexte que la reine Arsinoé, la sœur et épouse du roi Ptolémée II, fut identifiée à Isis. La souveraine et la déesse étaient tellement rapprochées que certains documents laissent à comprendre que la souveraine est Isis et Isis est la souveraine. Par exemple, une inscription provenant d'Halicarnasse, atteste la construction d'un temple pour le roi Ptolémée II en l'honneur de Sarapis et d'Isis-Arsinoé Philadelphie. Ici, la reine semble avoir assumé totalement le rôle de la parèdre de Sarapis (RICIS 305/1702). Nombreuses sont aussi les sources égyptiennes qui affirment l'assimilation de la reine à la déesse. À titre d'exemple, dans une inscription hiéroglyphique provenant de Memphis, le nom d'Arsinoé dans le cartouche est précédé de celui d'Isis.

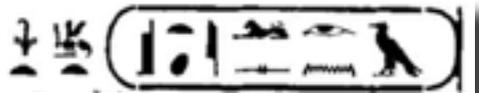


Fig. 1 Légende : J. Quaegebeur, « Ptolémée II en adoration devant Arsinoé II divinisée », in BIFAO, 69 (1971), p. 202-203

De même qu'Arsinoé, presque toutes les souveraines lagides qui succédèrent à l'épouse de Ptolémée II, se sont trouvées associées et le plus souvent, assimilées à la déesse. Parmi elles, un cas assez particulier est Cléopâtre VII, dernière reine de la dynastie lagide. Son assimilation à Isis atteint son acmé après la rencontre avec Marc Antoine à Tarse en 41 av. n.è. Dès lors, la reine décida de se faire représenter sous les traits de Sélène-Isis (Dion Cassius, Histoire romaine, 50.5.3). C'est après la célébration à Alexandrie du triomphe de Marc Antoine sur l'Arménie en 34 av. n.è. qu'elle adopta également le titre « Néa Isis » et décida d'apparaître en public avec la stola isiaque (Plutarque, Vie d'Antoine, 54.6). Les reines lagides étant assimilées à la déesse partageaient avec elle des attributs isiaques. Un des traits de la



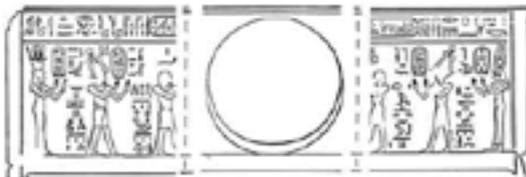
Buste de Cléopâtre II, Musée du Louvre, N° Inv. MA 3546-9820627 AGR, 170-146 av. n.è.

forme hellénisée d'Isis est la chevelure « libyque », qui est faite de caractéristiques boucles ondulées. À partir de l'époque de Cléopâtre I<sup>ère</sup>, ce type de chevelure constitue une des coiffures les plus communes pour les reines lagides. Sur une monnaie en bronze qui date du règne de Ptolémée V, la reine représentée en Isis, est coiffée de ces fameuses boucles en tire-bouchon. De même, un buste en marbre attribué à Cléopâtre II représente la souveraine lagide coiffée de ces boucles torsadées qui tombent sur le front et à l'arrière de la tête.



Fig. 2 Cléopâtre I<sup>ère</sup> en Isis, bronze frappé par Ptolémée V (203-181 av. n.è.), source : Schwentzel C.G., « Les boucles d'Isis. Ισιδος πλόκαμοι » in L. Bricault (éd.), *De Memphis à Rome*, Leiden, 1999, p. 24

Un autre attribut que les reines lagides empruntent à Isis, en s'assimilant à elle, est le basileion, qui constitue une variante de la coiffure hathorique à plumes. Cette couronne, qui est faite du disque solaire encadré de cornes lyriformes et accompagné de deux plumes, ornaient, par la suite de l'hathorisation de la royauté féminine, la tête des épouses des pharaons, déjà dès le XIII<sup>e</sup> dynastie. Grâce à l'assimilation d'Isis à Hathor et des reines lagides à Isis, les souveraines lagides se paraient de cet emblème de leur vivant. Par exemple, Bérénice I<sup>ère</sup> apparaît coiffée du basileion sur le linteau de la porte d'Évergète à Karnak.



Relief de la porte d'Évergète à Karnak montrant Bérénice I<sup>ère</sup>, avec la coiffure hathorique à plumes adorant l'emblème lunaire de Khonsou, source : J. Quaegebeur, « Reines ptolémaïques et traditions égyptiennes » in H. Maehler, V.M. Strocka (éd.), *Das ptolémaïsche. Ägypten. Akten des internationalen Symposiums 27.-29. September 1976 in Berlin*, Mayence, 1978, p. 248, Pl. III. D)

Un crétole provenant d'Alexandrie représente les bustes accolés de Cléopâtre I<sup>ère</sup> et de



Musée archéologique d'Athènes, N° Inv. 2447, 180-176 av. n.è.

son fils Ptolémée VI Philométôr. La reine est clairement assimilée à Isis en sa qualité de reine-mère et porte sur la tête le basileion. Son fils est coiffé du pschent en tant qu'incar-

nation vivante d'Horus. Sur les reliefs de la chapelle de Cléopâtre VII dans le temple de Geb à Coptos, la reine se présente coiffée de l'emblème hathorique emplumé, au titre de la souveraine de l'État lagide.



Relief de la chapelle de Cléopâtre VII au temple de Geb à Coptos montrant la reine avec la coiffure hathorique emplumée devant Min, Isis et Horus, source : C. Traunecker, *Coptos : hommes et dieux sur le parvis de Geb*, Leuven, 1992, 285, n° 64.

Le basileion était tellement lié au pouvoir lagide que de nombreuses cités grecques, dans le but d'afficher leur loyauté envers les souverains d'Égypte, utilisaient dans leur monnayage des symboles propres à la royauté lagide. À titre d'exemple, Patras, à l'occasion de la visite de Marc Antoine, peu avant la bataille de l'Actium, fit preuve de sa loyauté par une frappe qui porte au droit, le buste de Cléopâtre VII avec la titulature Βασίλισσα Κλεοπάτρα (reine Cléopâtre)

et au revers, le basileion avec l'ethnique Πατρέων (des habitants de Patras)



Monnaie d'argent de Patras, Cléopâtre VII et le basileion, 32-1 av. n.è., source : Heritage World Coin Auctions, Long Beach Signature Sale 3015 (2011) n° 23278.

2.2. La maison royale ptolémaïque et leurs proches comme fondateurs des enceintes sacrées dédiées à Sarapis et à Isis

Le patronage des cultes de Sarapis et d'Isis par le pouvoir et la cour lagides se reflètent dans la fondation des sanctuaires et des temples dédiés à Sarapis et à Isis. Malgré l'intérêt que Ptolémée II avait porté sur les (re)constructions des sanctuaires isiaques, c'est le règne de Ptolémée III Évergète I<sup>er</sup>, qui marque l'apogée des fondations des temples en l'honneur de ces deux divinités. L'érection du grand téménos de Sarapis à Rhacôtis, à Alexandrie, date du début de l'époque de Ptolémée III Évergète I<sup>er</sup> et était destiné selon toute vraisemblance, à remplacer un temple antérieur qui existait en cet endroit. L'intervention du roi dans la construction du temple et de l'enclos sacré est attestée par les plaquettes de fondation en grec et en égyptien, qui furent découvertes aux angles sud-est et sud-ouest du téménos. Ptolémée III, qui se présente comme basileus (roi) aussi bien que comme pharaon (roi de Basse et de Haute Égypte) dédia le temple et l'enclos sacré à Sarapis, selon la version grecque et d'après la version égyptienne, le domaine et le château divin à Osiris-Apis.

Efstathia Dionysiopoulou

[La suite de ce résumé sur Internet à l'adresse www.egyptostras2.fr/docs/pdfs/cr08022018.pdf](http://www.egyptostras2.fr/docs/pdfs/cr08022018.pdf)